





Éditorial

Prenons le temps du théâtre. Qui est un temps donné mais jamais repris puisqu'il enrichit considérablement ce que nous sommes. La fonction du théâtre est de donner à réfléchir, donner à rêver, donner à rire ou à s'émouvoir. Il ne réclame pas, ne rejette pas : il propose une vision, une utopie, un coup de gueule, une révolte. Il dit ce qui en nous s'agite et de ce bouillonnement il fait spectacle.

Le théâtre du Grütli sera rebelle et plutôt farceur, insolent, excessif, joueur, désobéissant et turbulent. Il sera chaud, surtout, fait de sueur et de cœur. L'humour, l'effronterie, la malice et la poésie y tiendront leur rôle, puisque la réflexion n'est pas à chercher du côté des cintres du prêt-à-penser mais bien dans l'amas bigarré de nos guenilles. Là où se niche l'improbable, frottements fugaces d'un passé lesté de mémoire et d'un futur qui reste à inventer.

Inventons donc. A partir d'une histoire, qui est celle du théâtre. A partir d'une époque, qui est la nôtre. A partir d'un lieu, qui est le Théâtre du Grütli.

L'invention ne fait pas table rase, elle puise aux sources de ce qui déjà existe. Elle regarde le monde et, loin de s'offusquer de ce qu'elle y voit, questionne : «Et maintenant ?»

Mon objectif a toujours été de proposer un théâtre capable de toucher tous les hommes, accessible et compréhensible par tous, tout en étant profond et poétique. Je ne pense pas que plus une œuvre est exigeante plus elle doit être hermétique. Ce n'est pas parce qu'une eau est profonde qu'elle n'est pas limpide. Comment penser devant une œuvre qui se referme sur elle-même et comment prendre position s'il n'y a pas partage ? Je crois profondément qu'il faut questionner, stimuler le monde, le rendre fertile, chacun à notre manière.

Mais trêve de longs discours qui, au final, laissent toujours échapper leur sujet. C'est désormais entre celui qui propose et celui qui reçoit que cela se joue. Voici donc la saison 2012 – 2013 du Théâtre du Grütli.

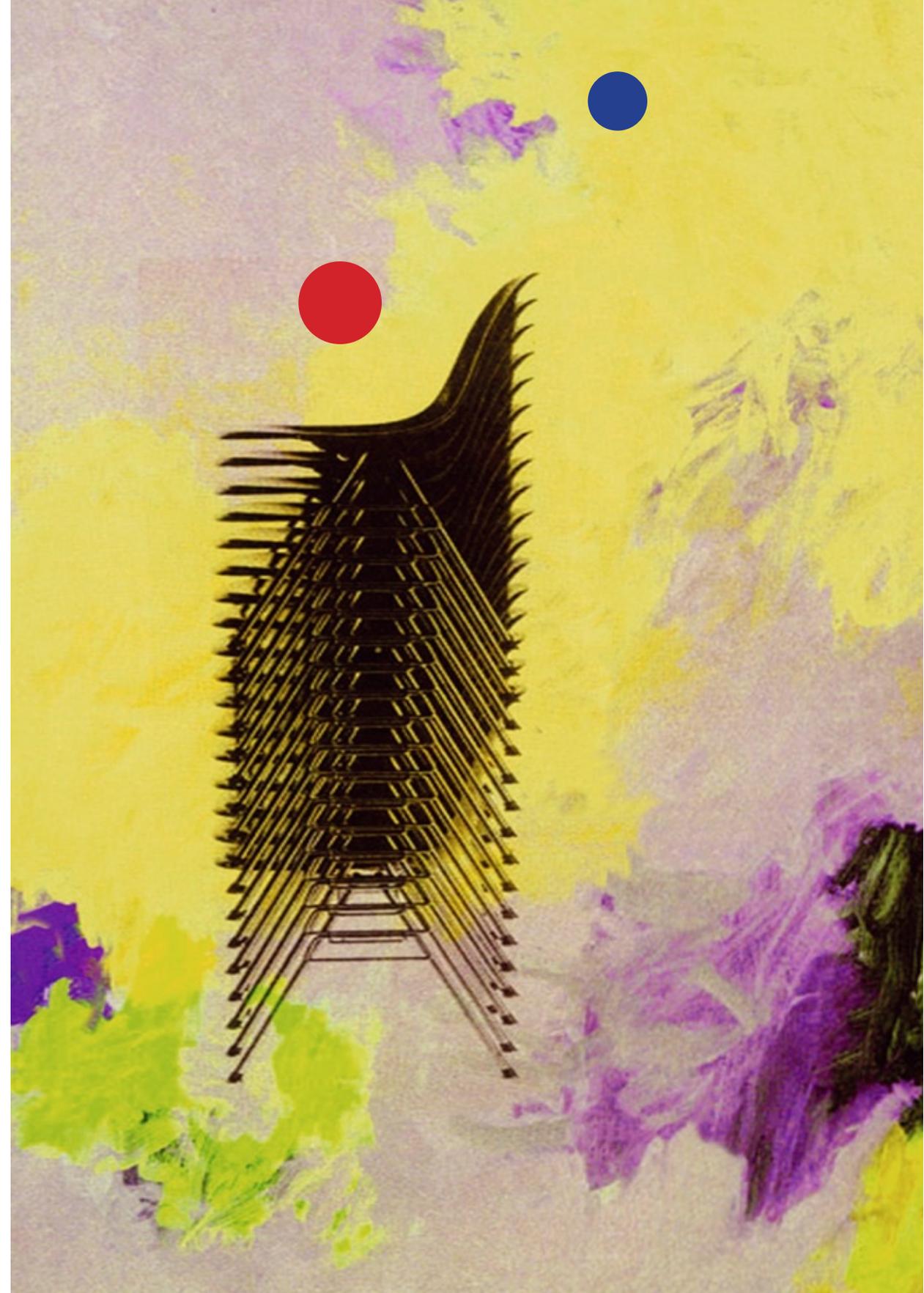
Soyez les bienvenus,

Frédéric Polier

SAISON 2012 → 2013

● Grande Salle au sous-sol ● Petite Salle au 2^{ème} étage

- **ALEXIS UNE TRAGÉDIE GRECQUE** Cie Motus
Enrico Casagrande et Daniela Nicolò
- **33 TOURS ET QUELQUES SECONDES** / Lina Saneh et Rabih Mroué
- **HIGHWAY** Cie_Avec / Alexander Simon et Cosima Weiter
- **CONTRE LE PROGRÈS, L'AMOUR, LA DÉMOCRATIE** d'Esteve Soler
Xavier-Fernandez Cavada, Eric Devanthéry, Pierre Dubey, Yvan Rihs et Erika von Rosen
- **LE GARDIEN** de Harold Pinter / Marie-Christine Epiney
- **DESPERATE ALKESTIS** d'après Euripide / Anne Bisang et Marie Bachelot
- **LES VAINQUEURS** de et par David Bauhofer
- **MEIN KAMPF (Farce)** de George Tabori / l'Atelier Sphinx
- **SAINTE JEANNE DES ABATTOIRS** de Bertolt Brecht / Didier Carrier
- **DES ZÈBRES ET DES AMANDES** d'après Jared Diamond / Andrea Novicov
- **DES FEMMES QUI TOMBENT** de Pierre Desproges / Cie un Air de Rien
- **LA MAIN QUI MENT** de Jean-Marie Piemme / Philippe Sireuil
- **LE RADIEUX SÉJOUR DU MONDE** de Jon Stefansson / Jean-Louis Johannides
- **CINQ JOURS EN MARS** de Toshiki Okada / Yvan Rihs
- **LÉGENDES DE LA FORÊT VIENNOISE** d'Ödön von Horváth / Frédéric Polier
- **COMBAT DE SABLÉ** de Haouah Noudj / Cie Tohu wa Bohu
- **LE BAISER ET LA MORSURE/OPUS 2** de Guillaume Béguin
Cie de nuit comme de jour
- **LE RAVISSEMENT D'ADÈLE** de Rémi De Vos / Cie Pasquier Rossier
- **LES 81 MINUTES DE MADEMOISELLE** de Lothar Trolle / Julien Schmutz



Alexis une tragédie grecque

Compagnie Motus

Accueil dans le cadre de La Bâtie – Festival de Genève

Athènes, 6 décembre 2008. Un jeune homme de 15 ans, Alexandros Grigoriopoulos, est tué par balles par un agent de police. Dans un contexte social et politique déjà tendu, cette mort déclenche une vague d'émeutes sans précédent. Alexandros devient l'icône d'une jeunesse révoltée par la corruption et l'impuissance des politiques.

Depuis 2009, Enrico Casagrande et Daniela Nicolò mènent un travail autour des révoltes contemporaines à travers la figure d'Antigone – une femme qui, confrontée à l'injustice, se lève et résiste. Les auteurs et metteurs en scène italiens se rendent alors à Athènes, enquêtent, traquent et filment dans la ville les traces des événements et recueillent les échos de cette révolte. De tout cela, Motus fait un spectacle documentaire et poétique qui recrée remarquablement l'atmosphère d'urgence, de tension de ces journées d'Athènes.

Compagnie Motus (italien surtitré en français) Mise en scène **Enrico Casagrande, Daniela Nicolò**
Assistant à la mise en scène **Nicolas Lehnebach** Dramaturgie **Daniela Nicolò**
Montage vidéo **Enrico Casagrande** Son et création sonore **Andrea Comandini**
Musique **Pyrovolismos sto prosopo (The Boy)** Lumières et scénographie **Enrico Casagrande,**
Présences vidéo **Nikos (Centre Libertario Nosotros), Stravros (Deus ex machina)**
Daniela Nicolò Direction technique **Valeria Foti** Avec **Silvia Calderoni, Vladimir Aleksic,**
Benno Steinegger, Alexia Sarantopoulou et la collaboration de **Michalis Traitsis et Giorgina Pillozzi**

Coproduction ERT Emilia Romagna Teatro Fondazione, Espace Malraux-Scène Nationale de Chambéry et de la Savoie/CARTA BIANCA, Programme Alcotra coopération France Italie, Théâtre National de Bretagne/Rennes, Festival delle Colline Torinesi, Soutiens Province de Rimini, Région Emilie Romagne, MiBAC

31.8 21h + **1.9** 21h



33 Tours et quelques secondes

Lina Saneh et Rabih Mroué (Liban)

Accueil dans le cadre de La Bâtie – Festival de Genève

Un jeune Libanais met fin à sa vie. Dans sa lettre d'adieu, il revendique sa disparition comme un acte personnel qui ne peut être politiquement récupéré. Rabih Mroué et Lina Saneh, auteurs, metteurs en scène et acteurs établis à Beyrouth, internationalement reconnus, nous invitent à suivre les derniers jours de ce personnage fictif ainsi que les réactions que suscite son suicide. Ils reconstruisent sa chambre, où tout continue à vivre, à vibrer, à communiquer. Avec ce spectacle semi-documentaire, le couple d'artistes médite sur la paralysie politique du Liban, pays où le feu de la révolution arabe semble n'avoir allumé aucune étincelle.

Écriture et mise en scène **Lina Saneh, Rabih Mroué** Scénographie et animation **Samar Maakaroun**

Assistant à la création technique **Samad Louis, Thomas Köppel** Traduction **Ziad Nawfal**

Vidéo, directeur de la photographie **Sarmad Louis** Assistant **Ahmad Hafez**

Casting et production exécutive **Petra Serhal** Avec **Naghah Abboud, Samir Abou Jaoudé,**

Thomas Bowles, Edy Gemaa, Raseel Hadjian, Colette Hajj, Wadad Hneine, Paul Khodr,

Ibtisam Kishly, Eliane Mallat, Muriel Moukawem, Elie Njeim, Antoine Ozon, Najeeb Zeytouni

Voix off **Abdallah Al Machnouk, Gheith El Amine, Raphael Fleuriet, Charbel Haber, May Kassem,**

Nesrine Khodr, Diran Mardirian, Rabih Mroué, Ziad Nawfal Voix du répondeur **Lina Saneh**

Coproduction Kunsten Festival des Arts (Bruxelles), Festival d'Avignon, Festival delle Colline Torinesi (Turin), Scène nationale de Petit-Quevilly – Mont-Saint-Aignan (Rouen), La Bâtie – Festival de Genève, Kampnagel (Hamburg), Streirischer Herbst (Graz), Stage-Helsinki Theatre Festival, Malta Festival (Poznan), Théâtre de l'Agora, Scène nationale d'Evry et de l'Essonne, Association Libanaise pour les Arts Plastiques, Ashkal Alwan (Beyrouth)

4.9 21h + **5.9** 19h



Photo © Rabih Mroué

HIGHWAY *Compagnie_Avec*

L'Amérique comme vous ne l'avez jamais vue !

Ou plutôt, «une» Amérique qui, sous prétexte d'entretenir son fameux rêve, a occulté une part essentielle du réel. Est-ce ce dernier que cherche Kearney, ce déraciné qui semble surgir du sud de nulle part, quand il vient buter contre ce long et dangereux ruban de goudron qu'est l'autoroute ? A l'instar de Rimbaud, il ne fuit que pour s'approprier un territoire qui ne cesse de résonner en lui. Et, tandis qu'il marche, sa pensée se met au diapason de ce mouvement qui traverse le temps et les espaces.

Au fil de son errance surgissent des questions, des réflexions, des prises de conscience qui se matérialisent sous la forme d'images projetées et de sons. Guidé par une voix qui est celle de la mémoire, Kearney prend non seulement conscience de la culpabilité qui est à l'origine de la fondation des États-Unis mais s'ouvre aussi à son propre «être indien».

C'est à une envoûtante balade crépusculaire, à la fois spirituelle et géographique, que Cosima Weiter et Alexandre Simon convient le spectateur. Un voyage vers ce «Nouveau monde» qui reste pourtant obstinément fixé à ses racines.

«Je ne savais pas dans quel âge nous vivions, ni quelle vérité s'y trouvait»

Chroniques, Bob Dylan

La Compagnie_Avec

Après *Funkhaus* en 2009 et *Marzahn* en 2011, *Highway* est le troisième spectacle de la Cie_Avec, fondée en 2009 par Alexandre Simon et Cosima Weiter. Ensemble, ils ont développé un processus de création fondé sur l'immersion dans un territoire géographique et culturel. Tout au long de ce processus, le texte, qui repose partiellement sur des entretiens, l'image et la scénographie sont conçus dans un même temps. Cette manière de travailler est adaptée aux préoccupations de la compagnie, qui sont liées aux relations entretenues par l'architecture et le pouvoir, ainsi que la trace du passé telle qu'on peut la percevoir en observant attentivement le présent.

Conception et création vidéo **Alexandre Simon** Conception et poème sonore **Cosima Weiter**
Musique **Franz Treichler** Ingénieur du son et mise en espace sonore **Bertrand Siffert**
Scénographie **Jacques Gabel** Costumes **Janet Crowe** Lumière **Luc Gendroz**
Avec **Pierre-Félix Gravière** Administration et diffusion **Daïkokucho Production**

21.9 → 30.9 2012



CONTRE ! Une Trilogie d'Esteve Soler

Contre le progrès • Contre l'amour • Contre la démocratie

Prenez un homme. Confrontez-le à ses semblables. Poussez-le dans les bras d'une femme ou dans l'étreinte du confort. Bercez-le d'illusions. Au final, faites résonner sa tête contre un mur, que retentisse ce bruit singulier qui caractérise la stupeur.

Progrès, amour et démocratie. Trois thèmes fondamentaux dont l'auteur catalan Esteve Soler s'est emparé pour les dégonfler comme des ballons de baudruche.

En les prenant au mot s'il le faut.

Car Esteve Soler est aussi un écrivain du bon sens, même s'il s'agit de plus en plus d'un sens interdit. On s'y engage sans jamais être sûr d'en revenir. D'ailleurs, on n'en revient pas. Comme ce personnage qui, dans *Contre la démocratie*, se prend un pavé de plusieurs tonnes sur la figure. C'est un incident fâcheux et relativement douloureux. «Il faut faire preuve d'une certaine habileté pour taper dans le mille», constate benoîtement le lanceur. Il faut faire preuve d'une certaine habileté, aussi, pour écrire une vingtaine de tableaux «burlesques», «surréalistes» ou «du Grand Guignol» aussi percutants. Un matériau d'une incroyable richesse dans lequel 5 metteurs en scène romands – Erika von Rosen, Yvan Rihs, Eric Devanthéry, Pierre Dubey et Xavier-Fernandez Cavada – sont allés puiser. De leur confrontation dialectique, esthétique, stylistique et poétique est né ce spectacle «collectif» qui est aussi une grande première francophone puisqu'il propose l'intégralité de la trilogie.

«J'ai essayé de convaincre tout le monde que j'étais Dieu, mais j'ai continué à recevoir des factures de téléphone»

Contre le progrès, Esteve Soler

Esteve Soler, né en 1976 à L'Hospitalet de Llobregat, en Catalogne, a étudié la mise en scène et la dramaturgie à l'Institut de théâtre de Barcelone. Ses dernières pièces sont : *Runes*, *Jo soc un altre !*, *Davant de l'Home* et *Contra el progres*, dont la traduction en français est signée Alice Denoyers. Il a traduit deux pièces de Sarah Kane : *4.48 Psychose* et *Purifiés*.

Par ailleurs, Esteve Soler est critique de cinéma et membre de la rédaction de la revue théâtrale *Pausa*. Il vit à Barcelone et travaille régulièrement avec la Sala Beckett. A l'heure actuelle, et malgré le succès qu'elles rencontrent en Espagne, peu de ses pièces ont été montées dans les pays francophones.

Metteurs en scène **Xavier-Fernandez Cavada, Eric Devanthéry, Pierre Dubey, Yvan Rihs, Erika von Rosen** Scénographie et lumières **Jean-Michel Broillet** Traductions **Alice Denoyers, Martine Lucas** Avec **Jacques Michel, Carine Barbey, Joëlle Fontannaz, Roland Gervet, Carine Baillod, Catherine Favre, Isabelle Tomic, Michel Lavoie, Sarah Marcuse, Djamel Belghazi, Mehdi Duman, Nathalie Cuenet, Aurore Jecker, François Revaclier, Marc-André Müller, Claude Vuillemin** Production **Théâtre du Grütli**

28.9 → 13.10 2012



Le Gardien de Harold Pinter

Un huis clos. Pas de doute, nous sommes chez Harold Pinter. L'individu s'y contracte, laisse surgir l'essentiel dans un espace qui agit comme un révélateur de l'inconscient. Là, ils sont trois. Aston, la trentaine, son jeune frère Mick, et Davies, un vieil SDF que le premier a sauvé d'une agression.

Les deux frères proposent un poste de gardien dans leur maison à Davies, qui se montre tout à la fois hâbleur, minable, raciste et pathétique. Un corps étranger qui finira par être exclu de l'étrange association que forment Aston et Mick.

On est chez Pinter, oui, mais la silhouette de Kafka se détache sur chaque mur et avec elle la part insolite et cruelle du propos. Au-delà, c'est bien de notre époque dont il est question, avec sa précarisation des plus faibles, sa crise du logement, sa violence banale et quotidienne.

Marie-Christine Epiney, qui signe la mise en scène, s'est entourée d'un magnifique trio de comédiens : Jacques Probst, Mathieu Delmonte et Frédéric Landenberg. En guise de fil rouge de la pièce, elle s'interroge sur l'absence de femmes. «Tout ce qui pourrait relever du hasard des rencontres prend une toute autre tournure à la lumière du lien possible entre la mère et l'épouse», constate-t-elle. Derrière le gardien, faut-il chercher celles qui agitent le trousseau ?

«Le théâtre de contestation produit souvent des propagandistes qui suintent amour, liberté et ouverture d'esprit. Ce sont là des mots creux. La vérité, c'est qu'ils ont beaucoup d'amour pour eux-mêmes. Moi, je ne m'aime pas»

Harold Pinter

Harold Pinter, d'origine russe et fils d'un tailleur juif, est né le 10 octobre 1930 à Hackney, un quartier populaire situé à l'est de Londres. Il étudie dans une école de théâtre et écrit à 27 ans *La Chambre* puis *Le Monte-plats* et *L'Anniversaire*. *Le Gardien*, écrit en 1959 et créé à Londres en 1960, est son premier grand succès. Il sera adapté pour le cinéma en 1963. Ecrivain, dramaturge, scénariste, metteur en scène et acteur, Harold Pinter était également engagé politiquement. Lors de son discours de remise du Prix Nobel de littérature en 2005, il fustigea les politiques étrangères américaine sous les présidences de Ronald Reagan et Georges Bush ainsi que britanniques des Premiers ministres Margaret Thatcher et Tony Blair.

Il est mort d'un cancer de l'œsophage le 25 décembre 2008 à Londres.

Mise en scène **Marie-Christine Epiney** Assistante à la mise en scène **Stéphanie Gunther-Pizarro** Dramaturgie **Marco Sabbatini** Scénographie et lumières **Jonathan O'Hear**
Musique **Michel Wintsch** Costumes **Mireille Dessingy** Coiffure et maquillage **Katrin Zingg**
Photo **Philippe Christin** Administration **Erika Titus**
Avec **Jacques Probst, Mathieu Delmonte, Frédéric Landenberg**

16.10 → 4.11 2012



Desperate Alkestis

d'après Euripide

Amour ? Renommée ? Devoir ? Qu'est-ce qui peut pousser une femme à accepter de mourir à la place d'un autre ? Il faut songer à Alkestis qui, depuis le perron de l'Antiquité, nous regarde en se laissant glisser vers la mort. Il faut prendre la mesure de ce sacrifice, s'interroger sur ce qui se joue-là et, pour finir, tendre une main amie au personnage d'Euripide. La tragédie, rarement portée à la scène, repose sur un mythe thessalien. Admète, roi du pays atteint d'une maladie mortelle, se sait condamné. Apollon, son protecteur, le sauve du trépas. Les Parques consentent à le laisser vivre s'il fournit à sa place une autre victime. Bien qu'âgés, les parents d'Admète refusent de jouer ce rôle. Seule Alkestis, femme aimante et aimée, y consent.

Qu'est-ce qui peut justifier un tel choix ? Quel sens lui accorder aujourd'hui ? Pour tenter de répondre à ces questions ainsi qu'à d'autres, Anne Bisang mène une enquête passionnée à partir de l'énigme Alkestis. Une enquête qui traverse les époques et les mœurs, effectuant de nombreux allers-retours entre le mythe et notre réalité. «Tout indique qu'une telle tragédie ne peut avoir lieu sans un profond sentiment, de part et d'autre, d'une relation dominant-dominé», affirme l'ancienne directrice de la Comédie. L'auteure rennaise Marine Bachelot signe une adaptation caustique et réactualisée de la pièce d'Euripide en la plaçant dans la perspective de la construction du genre.

«Pourquoi la tragédie existe ? Parce que vous êtes plein de rage. Pourquoi êtes-vous plein de rage ? Parce que vous êtes plein de chagrin»

Anne Carson

Euripide, né à Salamine en 480 avant Jésus-Christ d'une famille athénienne réfugiée sur l'île pour échapper aux Perses, est considéré comme le poète le plus novateur de l'Antiquité. La tradition lui prête 90 pièces, dont 19 seulement nous sont parvenues. *Alkestis* – *Alceste* dans certaines traductions – est la plus ancienne des pièces retrouvées. On peut considérer Euripide comme «le témoin du monde féminin à l'époque classique». Tout d'abord parce que la souffrance des femmes est le sujet principal des pièces qui nous sont parvenues. Ensuite parce que ses personnages féminins sont variés et complexes, et s'expriment sur leur condition de femmes dans la société.

Mise en scène **Anne Bisang** Adaptation **Marine Bachelot** Scénographie **Anna Popek**
 Dramaturgie **Stephanie Janin** Lumières **Jonathan O'Hear** Vidéo **Joanna Osbert**
 Création son **Andrès Garcia** Construction décor **Edwige Dallemagne**
 Administration **Christèle Fürbringer** Avec **Zoé Schellenberg, Tamaiti Torlasco, Adrien Barazzone, Attilio Sandro Palese** Distribution en cours
 Production **Anne Bisang production** Coproduction **Théâtre du Grütli**

Soutiens **Département de l'instruction publique, de la culture et du sport de l'État de Genève, Département de la culture et du sport de la Ville de Genève, Loterie Romande, Fondation Leenaards**

30.10 → 18.11 2012



Les Vainqueurs

de et par David Bauhofer

C'est la crise. Une fois que l'on a dit ça, on n'a rien dit. David Bauhofer, lui, a décidé de tout balancer. Après *A tout berzingue !*, un premier «seul en scène décapant» dans lequel il boutait le feu au Relais Gastronomique le Bastringue et envoyait son personnel à Pôle Emploi, il réinvestit le terrain socio-économique avec sa verve habituelle.

Jusqu'où aller trop loin ? Telle est la question qui se pose désormais aux employés du Bastringue, coopérateurs improvisés d'une déroute professionnelle, nouveaux entrepreneurs par la force des choses, redevables devant leurs créanciers qui ne leur épargnent rien. Interdiction de dévisser toutefois. Sinon c'est la porte qui s'ouvre au chômage et à son lot de soucis majeurs.

De plus en plus de gens sont touchés par les conséquences destructrices de la crise financière actuelle. Certains ne parviennent même plus à se nourrir à leur faim. Alors, en désespoir de cause, on s'accroche à son travail, quand on en a un.

Pas de quoi en rire ? «Au contraire», rétorque David Bauhofer. Le climat est assez morose comme ça, on ne va pas en rajouter. Interprète de talent, capable de se glisser dans la peau de chacun de ses personnages à la vitesse de l'éclair, David Bauhofer se gausse du système sans jamais se moquer de ceux qui en sont victimes. Il y a de l'humaniste, même désabusé, chez ce conteur né.

«La crise ? Quelle crise ?»

Supertramp

David Bauhofer, né en 1960 à Strasbourg de parents franco-suisses, se forme à l'École Supérieure d'Art Dramatique de Genève. Il rejoint ensuite la compagnie de Philippe Hottier, issue du Théâtre du Soleil, à Paris. En 1987, nourri de cette expérience parisienne, il signe sa première mise en scène, *Silence en coulisses*, qui conte les affres d'une troupe de comédiens confrontés à un metteur en scène carriériste. Il monte des auteurs tels que Alan Ayckbourn (*Joyeux Noël*, Théâtre du Grütli, 1999), Marivaux (*La Seconde Surprise de l'amour*, Théâtre Saint-Gervais, 1999), Goldoni (*Les Amoureux*, Théâtre de Carouge, 1998, et *La Sage Épouse*, Théâtre du Grütli, 1995), Jaoui et Bacri (*Cuisine et dépendances*, Théâtre La Grenade, 1997, *Un Air de Famille*, Théâtre du Grütli, 1996), Feydeau (*La Main passe*, La Comédie de Genève, 1994, et *Monsieur chasse*, Théâtre du Grütli, 1992). En 2000, il met en scène la Revue genevoise, au Casino-Théâtre de Genève).

Mise en scène et jeu **David Bauhofer** Collaboration artistique **Caroline Cons**

27.11 → 16.12 2012



Mein Kampf (farce)

de George Tabori / Atelier Sphinx

Au regard de l'humanité, on est bien d'accord, Hitler est un mauvais sujet. Au regard du théâtre, c'est une autre histoire. George Tabori en était convaincu puisque du mauvais sujet il a fait le formidable sujet de sa pièce.

Évidemment, *Mein Kampf* n'a pas valeur de réhabilitation. Ce «combat» là est une farce. Immense, grotesque et forcément tragique. Le futur Führer, alors à l'aube d'une prometteuse carrière de dictateur, s'y illustre par ses piètres talents de peintre et son antisémitisme quasi pathologique. Tabori imagine que ce grossier personnage a pour voisin de misère Shlomo Herzl, digne représentant du peuple du Livre, qui d'ailleurs vend la Bible, mais aussi le Kama-Sutra. Humaniste impénitent, Shlomo s'emploie à améliorer les manières de l'irascible Adolf, ce qui n'est pas une mince affaire.

Dans un fatras de sentences rabbiniques et d'histoires juives à l'extrême limite du bon goût, Tabori fait tout passer grâce à son grand cœur, sa commisération universelle, sa malice et son talent. Et l'on se surprend alors à rire de l'innommable.

Créé en 2007 au Théâtre du Loup par Frédéric Polier, ce spectacle est une reprise.

«Aujourd'hui encore, Adolf Hitler est détesté d'une foule de gens. Mais demandez-leur si c'est le peintre ou l'écrivain qu'ils n'aiment pas, ils resteront cois»

Pierre Desproges

George Tabori, auteur de théâtre, scénariste, romancier, nouvelliste, metteur en scène, chef de troupe, directeur de théâtre, acteur à l'occasion, incarne la figure idéale de l'artiste complet. Né juif hongrois, détenteur d'un passeport britannique, il a passé sa vie aux quatre coins du monde, perpétuel exilé, mais jamais déraciné, sa seule «patrie» étant, de son propre aveu, le théâtre. Né à Budapest le 24 mai 1914 dans une famille d'intellectuels juifs, George Tabori est décédé le 23 juillet 2007 à Berlin.

Mise en scène **Frédéric Polier** Traduction **Armando Llamas** Scénographie **Pietro Musillo**
Lumières **Michel Guibentif** Création son **Stefan Roisin** Maquillage et coiffure **Arnaud Buchs**
Avec **Bernard Escalon, Jean-Luc Farquet, François Florey, Camille Giacobino, Emilie Blaser, Matthias Urban**

4.12 → 23.12 2012



Sainte Jeanne des Abattoirs

de Bertolt Brecht

La tête d'un homme vaut moins que son chapeau. Il est terrible le constat de l'homme qui possède. C'est celui que dresse Pierpont Mauler, roi de la viande à Chicago et puissant spéculateur qui, pour écraser ses adversaires, n'hésite pas à entraîner des milliers d'ouvriers dans la misère. Face à ce seigneur des abattoirs va se dresser Jeanne Dark, sainte moderne dévouée aux Chapeaux Noirs, un groupe caritatif religieux. Contre toute conception rationnelle, dans un monde où règne l'aliénation, Jeanne s'emploie à réhabiliter l'humain en invoquant des valeurs quasi-féodales. Son combat se soldera par un échec. De cette farce politique qui fourmille de situations rocambolesques et de coups de théâtre, Didier Carrier tire une comédie épique rythmée par un trio de musiciens.

Brecht est un moqueur : il se raille des travers de l'homme contemporain et n'a pas peur des coups de pied au cul d'Arlequin à Pantalon et des coups de bâtons au gendarme. Sa pièce est une œuvre de laboratoire qui examine au plus près la peur de l'homme soumis à un monde en convulsions. Entre farce sur les rouages du capitalisme et tragédie sauvage, elle met en lumière l'opposition qui existe en chaque homme, entre «son âme noble et son âme vile». «Gardez-les toutes deux !», conclut Brecht.

«La lutte contre l'idéalisation est la lutte contre la rationalité»

Noam Chomsky

Bertolt Brecht, né en 1898, dramaturge allemand d'avant-garde et adversaire du nazisme, s'exile en Europe, puis aux États-Unis comme tant d'autres opposants. Accusé d' «activités anti-américaines» durant le maccarthysme, il retourne à Berlin-Est et devient directeur du Berliner Ensemble. Il décède peu de temps après, en 1956. D'obédience marxiste, son théâtre ne cesse de stigmatiser la déshumanisation du monde capitaliste dont une des formes est la dictature fasciste. Publiée en 1932, *Sainte Jeanne des Abattoirs* n'a jamais été représentée du vivant de Brecht : la pièce est créée à Hambourg en 1959. Inspiré par Schiller et d'autres classiques, le dramaturge écrit cette œuvre en vers afin de mieux parodier la crise économique qui sévit en Allemagne : à Berlin, un ouvrier sur trois est alors au chômage.

Cie du Solitaire Mise en scène **Didier Carrier** Assistante à la mise en scène **Bénédicte Bosc**
Création des lumières **Danielle Milovic** Costumes **Odrée Chaminade**
Scénographie **Florence Magni** Chargée de production **Claudine Corbaz**
Musiciens **Marc Bermann, Alexandra Tundo, Benjamin Vicq**
Avec **Nathalie Boulou, Jean-Pierre Gos, Jef Saintmartin, Isabelle Bosson, Fanny Brunet, Maud Faucherre, Jean-Luc Borgeat, Didier Carrier**

15.1 → 3.2 2013



Des zèbres et des amandes

D'après Jared Diamond

«**L'histoire a suivi des cours différents** pour les différents peuples en raison des différences de milieu, non pas de différences biologiques entre ces peuples». En quelques mots, dès l'introduction de son essai *De l'inégalité parmi les sociétés*, Jared Diamond en a résumé l'essentiel. Par la même occasion, il vient de tordre le cou à toutes formes de racisme.

C'est l'une des grandes qualités de son livre que de rompre avec les idées reçues. Une autre étant d'expliquer de manière claire et détaillée les trajectoires diverses de l'histoire de l'homme sur chaque continent par la géographie des plaques continentales et le hasard de la répartition initiale des espèces de faune et de flore.

Si vaste soit cette recherche, qui mobilise des disciplines aussi diverses que la génétique, la biologie moléculaire, l'écologie des comportements, l'épidémiologie, la linguistique, l'archéologie et l'histoire des technologies, elle n'a pas effrayé Andrea Novicov.

Dès la lecture de l'ouvrage, le metteur en scène a compris qu'il tenait là un sujet d'une rare force dramatique. Faisant appel à l'univers animalier et végétal, mêlant images, marionnettes et comédiens, il invente un monde coloré, ludique et créatif pour servir la démonstration fascinante d'un auteur reconnu du monde scientifique contemporain.

«La question fondamentale qui est posée ici est de savoir pourquoi et comment les inégalités criantes qui sont celles d'aujourd'hui entre les pays/civilisations sont nées»

Nicolas Quint à propos de *De l'inégalité parmi les sociétés*

Jared Diamond, né à Boston le 10 septembre 1937, est un biologiste évolutionniste, physiologiste et géonome américain. Professeur de géographie à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA), il est surtout connu pour ses ouvrages de vulgarisation scientifique. *De l'inégalité parmi les sociétés* (*Guns, germs, and steel. The fates of human societies*) lui a valu le prix Pulitzer 1998.

Mise en scène **Andrea Novicov** Adaptation et dramaturgie **Carine Corajoud**

Scénographie **Elissa Bier** Accessoires et régie plateau **Hervé Jabveneau**

Création lumière **Laurent Junod** en collaboration avec **Didier Henry**

Création son **Jean-Baptiste Bosshard**, **Stéphane Mercier** Régie lumière **Didier Henry**

Régie son **Stéphane Mercier** Construction décor et direction technique **André Simon-Vermot**

Avec **Marie-Madeleine Pasquier**, **Jean-Marc Morel** Distribution en cours

Production **Arc en Scènes** Coproduction **Le Granit**, scène nationale de Belfort (France)
Avec le soutien du Canton de Neuchâtel, des Villes de La Chaux-de-Fonds, Le Locle, Neuchâtel, Loterie romande, Corodis, Pro Helvetia

22.1 → 3.2 2013



Des Femmes qui tombent

de Pierre Desproges / Cie un Air de Rien

Dans un ordre approximatif, Pierre Desproges aura moqué l'endive, vilipendé la métastase et conchié Francis Lalanne. L'humoriste et fils (très) spirituel de Vialatte a également commis un unique roman. *Des femmes qui tombent*, publié en 1985, regorge de bons mots et de cadavres. Des cadavres de femmes uniquement, n'en déplaise aux féministes et aux bons esprits. Desproges ne faisait pas dans la bonne conscience : la sienne était trop aigüe pour se contenter des mots d'ordre en vogue et des certitudes qui tiennent lieu de ligne de vie. «Celui qui a agité les idées bien-pensantes, outrepassé les aprioris politiques manichéens a aussi inventé un style littéraire unique, avec sa grammaire, son rythme, ses mots», constate ainsi Sandra Gaudin qui a donc décidé de porter à la scène la prose récalcitrante et formidablement drôle du défunt.

On est donc ravi de suivre le docteur Jacques Rouchon – «alcoolique jusqu'au fond de l'œil, il noyait dans le Picon-bière l'insupportable et tranquille certitude qu'il avait de l'inopportunité de la vie en général et de la sienne en particulier» - dans son enquête au fin fond de la France rurale et néanmoins exotique. Quant au dernier mot, on le laisse volontiers à Pierre Desproges lui-même qui, à propos de son roman, affirmait : «Le lecteur aura compris que ce livre, *Des femmes qui tombent*, est en réalité un humble mais profond hommage rendu à Homère et à sa cécité». Amen !

«Il existe quatre sortes de Suisses : les Suisses allemands, qui parlent allemand, les Suisses français, qui parlent français, les Suisses italiens, qui parlent avec les mains, et les Suisses romanches, qui feraient mieux de se taire»

Pierre Desproges

Pierre Desproges naît à Pantin en 1939. «J'en ris encore», assurera-t-il toute sa vie. Laquelle, bien que relativement courte, lui permettra de vendre des assurances, d'enquêter pour un institut de sondage, de rédiger quelques romans-photos et d'apprécier les bonnes bouteilles. Devenu journaliste à *L'Aurore*, où il excelle dans la courte désopilante, il gagne en notoriété grâce à Jacques Martin et à son émission *Le petit rapporteur*. Son interview de Françoise Sagan deviendra un classique. Il apparaîtra ensuite sur les ondes de France-Inter dans *Le tribunal des flagrants délires* puis à Lourdes aux côtés de Bernadette Soubirou dont il se gaussera, dévoilant une âme de mécréant. En 1986, sur les conseils de son ami Guy Bedos, Pierre Desproges «se donne en spectacle» au Théâtre Grévin. Il remonte sur scène un an plus tard avant d'être emporté par un cancer en 1988.

Mise en scène **Sandra Gaudin** Scénographie **Yves Christinet** Costumes **Olivier Falconnier**
Lumières **Mathias Bovard** Coiffures **Olivier Schawalder** Maquillages **Sonia Geneux**
Avec **Hélène Cattin, Nicolas Rossier, Anne-Catherine Savoy, Céline Goormaghtigh**
Lucie Rausis, Christian Scheidt

12.2 → 24.2 2013



La main qui ment

de Jean-Marie Piemme

Eh bien oui la guerre civile. Et cette manière qu'elle a de dresser les hommes les uns contre les autres. Quand se tait le fracas des bombes, quand la haine cède la place à l'espoir ou à la lassitude, il faut toutefois songer à reconstruire. Une nouvelle couche, faussement vierge, vient alors se déposer sur les gravats. De cet enduit, l'homme fait un usage avisé pour se dissimuler aux regards des autres.

La main qui ment est une claqué. Elle retentit sur le visage du quotidien, sur cette «illusion parfaite» qu'est la famille avec son lot consolateur d'habitudes et de gestes tendres. Un homme, un jour, a menti. Par ce mensonge, l'ennemi d'hier est devenu le mari d'aujourd'hui. Désireuse de faire son portrait, une jeune journaliste révélera à son épouse et à son fils que l'homme aimé et respecté en cache un autre.

En huit tableaux, Jean-Marie Piemme, dans une forme de théâtre-récit où passé et présent s'entremêlent, nous invite à nous interroger sur la validité de nos certitudes face à la triple question de la justice, de la vengeance et du pardon, et sur les parts d'ombre et de lumière de notre humanité. Philippe Sireuil, dont on connaît les accointances avec le dramaturge belge, signe ici un spectacle puissant et dense qui prend acte de l'irrévocable.

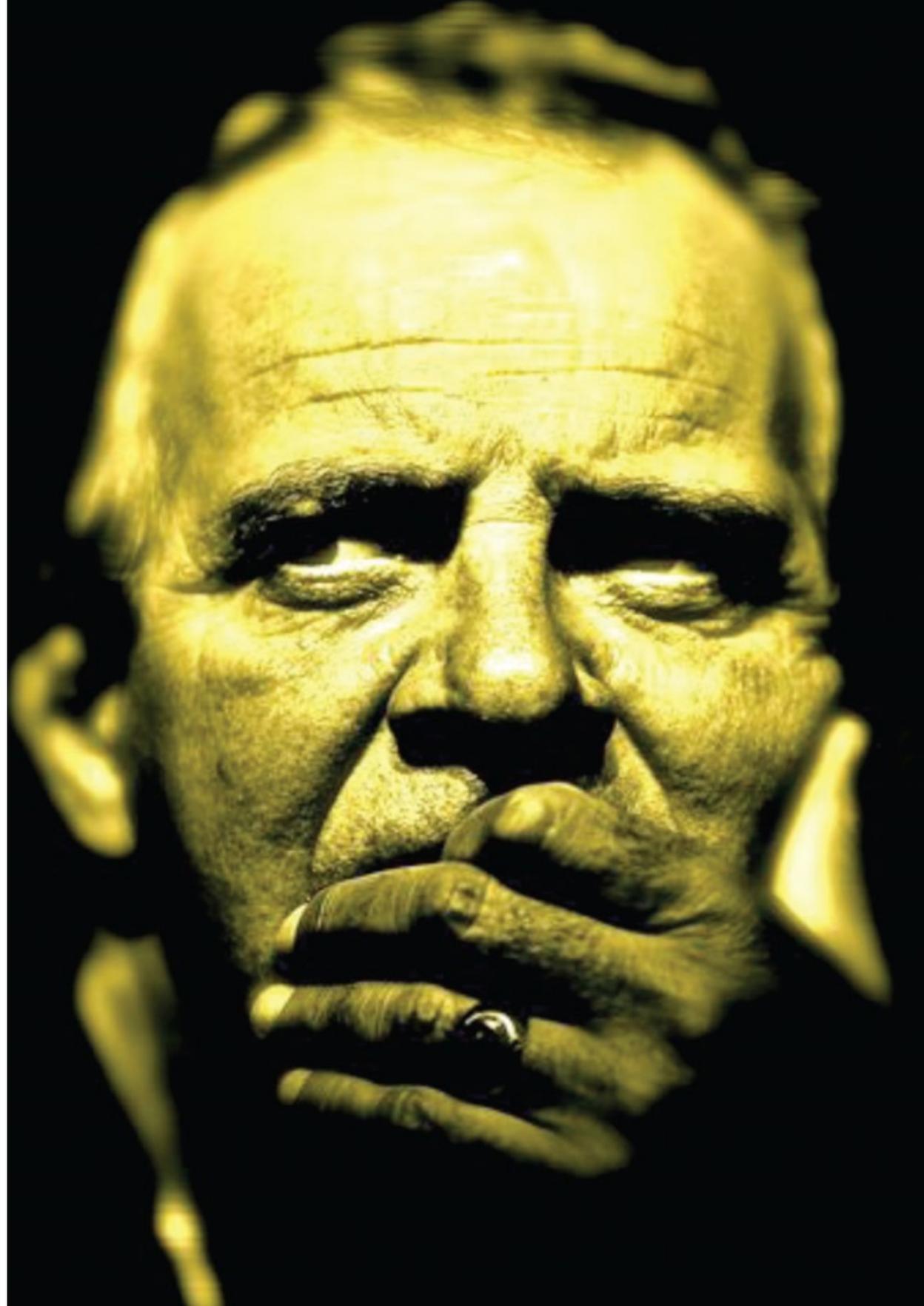
«Il est urgent aujourd'hui de rappeler que l'être humain n'est pas tout et ne peut pas tout»

Jean-Marie Piemme

Jean-Marie Piemme, né en 1944, a suivi des études de littérature à l'université de Liège et de théâtre à l'Institut d'études théâtrales (Paris III Sorbonne nouvelle). Dramaturge à l'Ensemble théâtre mobile, il collabore ensuite avec le Théâtre Varia à Bruxelles. De 1983 à 1988, il rejoint l'équipe de Gérard Mortier à l'Opéra national de Belgique. Il enseigne actuellement l'histoire des textes dramatiques à l'Institut national supérieur des arts du spectacle de Bruxelles (INSAS). Il a écrit plus d'une trentaine de pièces. Parmi ces dernières, Philippe Sireuil a notamment mis en scène *Café des patriotes* (1998), *Toréadors* (1999) ou encore *Dialogue d'un chien avec son maître, sur la nécessité de mordre ses amis* (2007).

Décor, lumières et mise en scène **Philippe Sireuil** Images vidéo **Fred Vaillant**
Avec **Romain Cinter, Chloé de Grom, Anne Martinet, Philippe Morand**
Coproducton **La Servante** Bruxelles, **Théâtre du Grütli** Genève, **Compagnie du Phénix** Genève

19.2 → 3.3 2013



Le radieux séjour du monde

de Jon Kalman Stefansson

Parfois les mots font que l'on meurt de froid. Cela arrive à Barour, pêcheur à la morue parti en mer sans sa vareuse. Trop occupé à retenir les vers du *Paradis perdu*, du grand poète anglais Milton, il n'a pensé ni aux préparatifs de son équipage ni à se protéger du mauvais temps. Quand, de retour sur la terre ferme, ses camarades sortent du bateau le cadavre gelé de Barour, son meilleur ami, «le gamin», entame un périlleux voyage à travers l'île pour rendre à son propriétaire ce livre dans lequel Barour s'est totalement plongé. Et pour savoir s'il a encore la force et l'envie de continuer de vivre. En quoi la poésie peut-elle nous aider à vivre ? Mais aussi : comment un livre peut-il conduire à la mort ? C'est là, dans ces deux questions apparemment contradictoires, que réside la spécificité extraordinaire du texte de Jon Stefansson : un livre sauve et un livre tue. *Le radieux séjour du monde* s'inscrit dans la continuité des précédents projets de la Cie En dérouté où il s'agit de questionner l'art narratif sur scène ainsi que le rapport de l'homme au monde. Ce nouveau spectacle signe ainsi la poursuite d'un travail d'immersion du spectateur dans un univers sensoriel par l'usage du son, de la lumière et de l'image.

«Pour peu qu'il existe autre chose que ce vent, cette barque fragile et cette tempête de neige»

Jon Kalmann Stefansson

Jon Kalman Stefansson, né en décembre 1963 à Reykjavik, a travaillé en Islande de l'Ouest, dans le secteur de la pêche et de la maçonnerie – après avoir terminé ses études. Il a ensuite entrepris des études de littérature à l'université d'Islande de 1986 à 1991, mais sans les terminer. Pendant cette période, il donne des cours dans différentes écoles et rédige des articles pour un quotidien local. Il s'installe ensuite à Copenhague (1992 à 1995) où il participe à divers travaux et se montre un lecteur assidu. De retour en Islande, il s'occupe de la bibliothèque municipale de Mosfellsbaer. Depuis 2000, il se consacre essentiellement à la rédaction de contes et de romans.

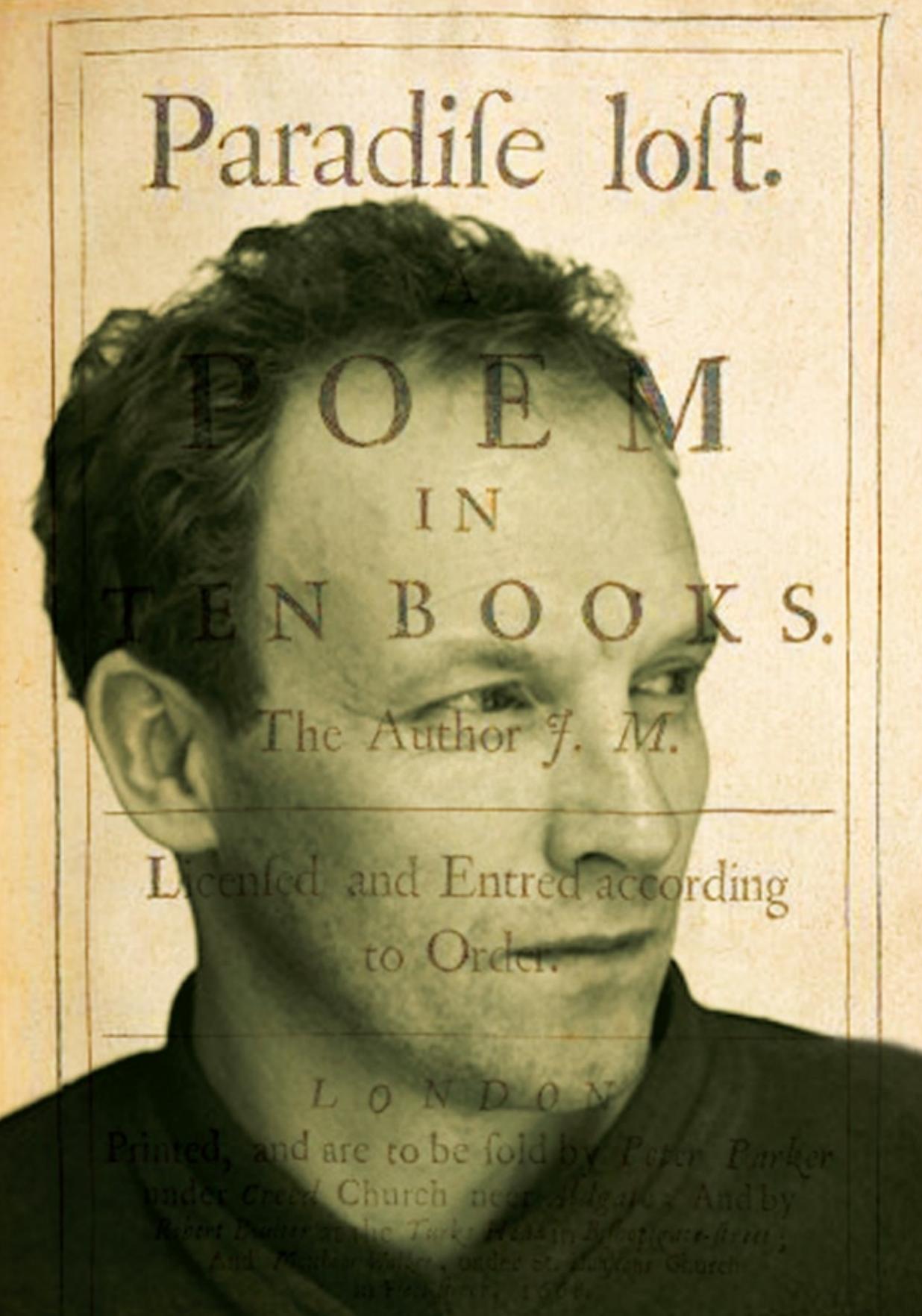
Réalisation **Jean-Louis Johannides** Cie En dérouté

Collaboratrice artistique **Marie Jeanson** Dramaturgie et adaptation **Claire de Ribaupierre**

Vidéo **Laurent Valdès** Espace sonore **Rudy Decelière** Scénographie **Claire Peverelli**

Avec **Pierre-Isaïe Duc**, **Barbara Tobola**, **Jeanne de Mont** Distribution en cours

16.3 → 7.4 2013



Cinq jours en Mars

de Toshiki Okada

Que fait-on de ce qu'on nous raconte ? Que fait-on des bruits du monde ? Faut-il ignorer les remous de son temps ou influencer, si l'on peut, sur le cours des choses ? Il s'agit bien de cela, oui, «appartenir au monde»... Mais si l'on manifeste le jour où les États-Unis déclarent la guerre à l'Irak, n'a-t-on pas alors le sentiment que c'est plutôt lui qui nous appartient, comme il appartient à celui qui se lève tôt ? Et pourquoi pas, finalement, à celui qui reste couché ? Ou à ceux qui se couchent l'un sur l'autre cinq jours de suite dans un *love hotel* – un motel bas de gamme – d'une banlieue de Tokyo ? En ignorant les rumeurs au bénéfice de quelques soupirs afin que, parmi ceux qui sont victimes du désarroi mondialisé, s'en dégagent certains qui seraient comme des miettes de temps partagé.

Figure marquante de la nouvelle scène japonaise, Toshiki Okada élabore un théâtre aux antipodes des formes mythiques traditionnelles pour puiser sa matière dans les marges urbaines du Japon d'aujourd'hui. Il développe une écriture radicale du quotidien, une langue qui se cherche dans une société désorientée. Créé par l'auteur en 2004, *Cinq jours en mars* dresse le portrait d'une jeunesse rompue entre ses désirs de liberté et son appréhension du futur. Un récit à la forme insolite que le metteur en scène Yvan Rihs se propose de monter pour la première fois en français.

«Le temps des jeunes gens leur est une mère toujours retombant dans les yeux»

Louis Aragon

Toshiki Okada, scénariste et réalisateur, est né à Yokohama en 1973 et a formé la Cie Chelfitsch en 1997. Depuis lors, il a écrit et réalisé toutes les productions de la compagnie, en pratiquant une méthodologie spécifique pour la création de ses pièces de théâtre. En 2005, *Cinq jours en mars* a remporté le prestigieux prix Kishida Drama. Okada a participé au prix Chorégraphie Toyota 2005 avec *Air Conditioner (Cooler)* (2005), qui a suscité un vif intérêt. En septembre de la même année, il a remporté le Award / Prix de Yokohama pour l'art et l'encouragement culturel. En tant que représentant de son pays, il a pris part à Stuecke'06, un projet international de littérature. Il a également siégé en tant que directeur du Sommet de 2006-07, un festival annuel organisé par le Théâtre Agora Komaba. Comme réalisateur, il a dirigé *Cascando Beckett* pour le Festival international de Tokyo-Arts ~ Beckett Centennial Memorial Festival. Ces dernières années, il a largement attiré l'attention non seulement du monde du théâtre et de la danse contemporaine, mais aussi de celui des beaux-arts et de la littérature. Il a été invité dans de nombreux centres d'art, musées et festivals tels que le Nam June Paik Art Center (Séoul), le Walker Art Center (Minneapolis), le Museum of Contemporary Art (Chicago), le Musée National d'Art (Osaka) et le Mori Museum of Art (Tokyo). Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues et publiées dans de nombreux pays étrangers.

Mise en scène **Yvan Rihs** assistante à la mise en scène **Christine Laure Hirsig**
Traduction du japonais **Corinne Atlan**, éditions Les Solitaires Intempestifs
Avec **Vincent Fontanaz**, **François Revaclier** Distribution en cours

19.3 → 7.4 2013



Légendes de la forêt viennoise

de Ödön von Horváth

D'un côté la campagne viennoise et ses paysages bucoliques. De l'autre une Vienne de l'entre-deux guerres en pleine débâcle financière. Vienne joue! Vienne achète et vend! Vienne spéculé sur les cendres de l'ancien empire austro-hongrois. Les quartiers populaires vivent, la boucherie reste florissante et le tabac également. Mais la boutique de jouets et d'articles de magie périclité: quoi de mieux qu'un bon mariage pour relancer les affaires? Les fiançailles de Marianne, la fille du Roi de la magie, avec Oscar, le boucher ami d'enfance, donnent lieu à des agapes au bord du Danube. Las, celles-ci partent en eau de boudin et le mélodrame commence. Pourtant, de guinguette en music-hall, la fête se poursuit...

Horváth expose la stupidité et l'hypocrisie qui se cachent derrière les comportements et préjugés des petits bourgeois. Sa peinture sans concession de ces déclassés de l'Allemagne et de l'Autriche des années 1920, terrain fécond du nazisme à venir, vaudra à Horváth un exil définitif. Recourant aussi bien à l'écriture cinématographique qu'à l'opérette ou au mélodrame, le dramaturge propose ici sa version de la pièce populaire sous forme de mise en garde face au populisme. Une langue stylisée et musicale met en relief avec tendresse les infinies variations de la bêtise humaine. La pire restant celle qui s'ignore.

«Rien ne donne autant le sentiment de l'infini que la bêtise»

Ödön von Horváth

Ödön von Horváth naît en 1901 à Fiume. Ses premiers textes montrent déjà les thèmes fondateurs de son œuvre: la culture populaire et l'histoire politique de l'Allemagne. Devant la montée en puissance du NSDAP, les pièces de Horváth mettent en garde contre le danger fasciste. C'est en 1931 qu'il obtient la reconnaissance de son talent: ses deux pièces majeures, *La Nuit italienne* et *Légendes de la forêt viennoise*, sont montées à Berlin. En 1933, *Foi Amour Espérance* ne peut être présentée à Berlin suite à des pressions du gouvernement nazi. Il fuit l'Allemagne et s'installe à Vienne. Il meurt le 1er juin 1938 à Paris, frappé à la tête par une branche arrachée par le vent. Dans l'une de ses poches, on retrouvera un billet aller pour les États-Unis. Dans l'autre, une revue pornographique.

Mise en scène **Frédéric Polier** Version française **Hélène Mauler** et **René Zahnd**
Musiciens **Philippe Koller**, **Zoran Arsic** Coiffure et maquillage **Arnaud Buchs**
Avec **Pascale Vachoux**, **Amélie Chérubin-Soulières**, **Emilie Blaser**, **Diego Todeschini**,
Thierry Jorand, **François Florey**, **Roberto Molo**, **Pietro Musillo**, **Freddo L'espagnol**
Distribution en cours

23.4 → 12.5 2013



Combat de sable

de Haouah Noudj

Par la Compagnie Tohu wa Bohu

C'est décidé, ils ne se laisseront pas «zigouiller». Ni le frère ni la sœur. Face à l'hostilité du monde, tandis que se précise le passage entre l'enfance et l'âge adulte, ils observent et cherchent à comprendre. La mère est là dans l'ombre qui accompagne et provoque cette étape cruciale de l'existence. Le père est absent. Pour les deux adolescents s'engage alors une lutte physique entre le dedans et le dehors, le présent et l'absent : de ce combat naît l'aspiration à un monde qui se réinvente. Leurs histoires personnelles s'ancrent ici dans l'histoire plus large des peuples qui aujourd'hui sont en lutte pour leur liberté. Là, comme en eux, se joue la question des racines, de l'identité, du poids des choses qui se transmettent en dépit de la vigilance et du désir.

Combat de sable accorde une place particulière aux coups, percussions vocales et corporelles, afin d'exprimer ces pulsations qui nous habitent et nous entourent. D'un souffle répété, d'un frottement naît un rythme qui devient ou non une mélodie, comme un aboutissement du geste de ces corps en lutte avec eux-mêmes. Ce spectacle tout public à partir de 12 ans s'inscrit dans un projet pédagogique plus large qui comprend notamment des ateliers de sensibilisation à l'objet théâtral.

«Si tu diffères de moi, mon frère, loin de me léser,
tu m'enrichis»

Antoine de Saint-Exupéry

Myriam Boucris, après avoir conçu, co-écrit et mis en scène des spectacles mêlant musique et théâtre, joués à Paris où elle vivait alors, s'est installée à Genève. Elle y poursuit son travail grâce à la pérennité de ses anciens compagnonnages ainsi qu'à ses rencontres avec des artistes genevois. Après la fable musicale *Bulle*, la compagnie a créé *Caillou* au printemps 2009, un spectacle qui devrait faire prochainement l'objet d'une adaptation à l'écran. L'automne 2010 a vu naître *Fée et Fée-rosse*, deux spectacles musicaux. Depuis le début de l'automne 2010, la compagnie Tohu wa Bohu s'est associée à Hirsute Cie pour créer et tourner un conte musical suivi d'un atelier de découverte des instruments : il s'agit de l'adaptation de *L'enfant éléphant* de Rudyard Kipling. Soutenu par le Canton et la Ville de Genève, Tohu wa Bohu accompagne par ailleurs des associations dont le projet est à la fois vital et lié à l'art, sur d'autres continents.

Mise en scène **Peter Palasthy** Scénographie **Joseph Frusciante** Lumières **Renato Campora**
Musique **Myriam** et **Jérémie Boucris** Travail corporel et regard extérieur **Marcela San Pedro**
Costumes **Scilla Ilardo** Avec **Isabelle Caillat, Denis Correvon, Myriam Boucris**

7.5 → 14.5 2013



Le baiser et la morsure / Opus 2

La longueur moyenne des énoncés

Compagnie de nuit comme de jour

On dirait que tout cela a commencé dans une cage, du côté de La Chaux-de-Fonds, et que cela se poursuit sur une scène. On dirait qu'il y avait naguère les grands singes et que les hommes sont arrivés et avec eux cette capacité à faire usage des mots et à inventer des phrases. On dirait enfin que l'intrigant projet de la Compagnie de nuit comme de jour, baptisé *Le baiser et la morsure*, cherche à théâtraliser la limite entre l'homme et l'animal, ce lieu où vient poindre le langage articulé, lequel nous sert non seulement à communiquer mais également à raisonner, à décrire le monde et à le créer.

Ou peut-être, après tout, que l'on ne dirait rien. Puisque *La longueur moyenne des énoncés* – nouvel opus du projet – consiste justement à exprimer le fait qu'il est impossible ou illusoire de réellement parler avec les mots. Il s'agit bien, oui, de transformer peu à peu les mots en courants d'air ou en coquilles vides ne renvoyant plus à une réalité concrète, jusqu'à ce qu'eux-mêmes finissent par disparaître.

Cette création originale s'appuie sur différents textes théâtraux ou non théâtraux, sur des écrits d'éthologues, d'historiens et de linguistes, mais essentiellement comme point de départ, dont il ne restera peut-être rien au final. Allons voir du côté du silence si nous n'y sommes pas...

«La vraie vie n'est pas réductible à des mots prononcés ou écrits, par personne, jamais»

Don De Lillo

La Compagnie de nuit comme de jour (dirigée par Guillaume Béguin depuis sa fondation en 2006) s'intéresse aux écritures contemporaines et à un théâtre de recherche : un théâtre «de l'expérience» qui ne peut s'exprimer par une forme conventionnelle ou prémâchée et ne trouve son sens et son accomplissement qu'au travers du partage avec le public. Les formes théâtrales explorées par la compagnie de nuit comme de jour interrogent les limites de la perception du spectateur (*Matin et soir*, *Suicide*), brouillent parfois les codes de la représentation (*Autoportrait*) ou mêlent volontairement différents modes de narration ou styles de jeu (*Matin et soir*, *En même temps*, *La Ville*). Les textes choisis ont pour thème commun celui de l'identité de l'individu, de la perte de ses repères, voire de sa propre disparition, dilution ou éparpillement.

Conception et mise en scène **Guillaume Béguin** avec l'équipe artistique
 Dramaturgie **Nicole Borgeat** Scénographie **Sylvie Kleiber** Costumes **Karine Dubois**
 Son **David Scrufari** Masques **Cécile Kretschmar** Ethologie **Muriel Basile**
 Avec **Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Maillet, Matteo Zimmermann**

Production **Compagnie de nuit comme de jour** Coproduction **Arsenic**, Lausanne, **Théâtre du Grütli**, Genève
 Production déléguée **Laure Chapel**, Pâquis Productions

21.5 → 31.5 2013



Le Ravissement d'Adèle

de Rémi De Vos

Compagnie Pasquier-Rossier

Ce n'est pas possible, ces ados qui disparaissent. Prenez Adèle. Elle était là et puis, pschitt, évaporée ! Alors, forcément, le village s'agite. Un avis de recherche est déposé dans les différents commerces, des battues sont organisées dans la forêt toute proche et un inspecteur d'une incompétence rare est dépêché sur place pour mener l'enquête. Du boucher au retraité, du pilier de bar au jardinier, chacun y va de son hypothèse et commence à observer chez son voisin le moindre comportement étrange. Évidemment, les soupçons se portent vers un jeune zonard car, comme le chantait Brassens, «les gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux». D'une plume sanglante et habile, Rémi De Vos signe une comédie sociale à la fois tendre et vacharde qui en dit plus long qu'un savant discours. Loin du cynisme ambiant, avec un art inégalé de la réplique et une belle virtuosité pour cerner la psychologie de ses personnages, il s'emploie à faire tomber les masques de son joyeux petit monde. Rien d'étonnant à ce que la Compagnie Pasquier-Rossier, qui en pince volontiers pour l'humour et l'absurde, se soit à son tour lancée sur les traces d'Adèle.

«Le comique est un moyen de se débarrasser de quelque chose qui n'est pas drôle»

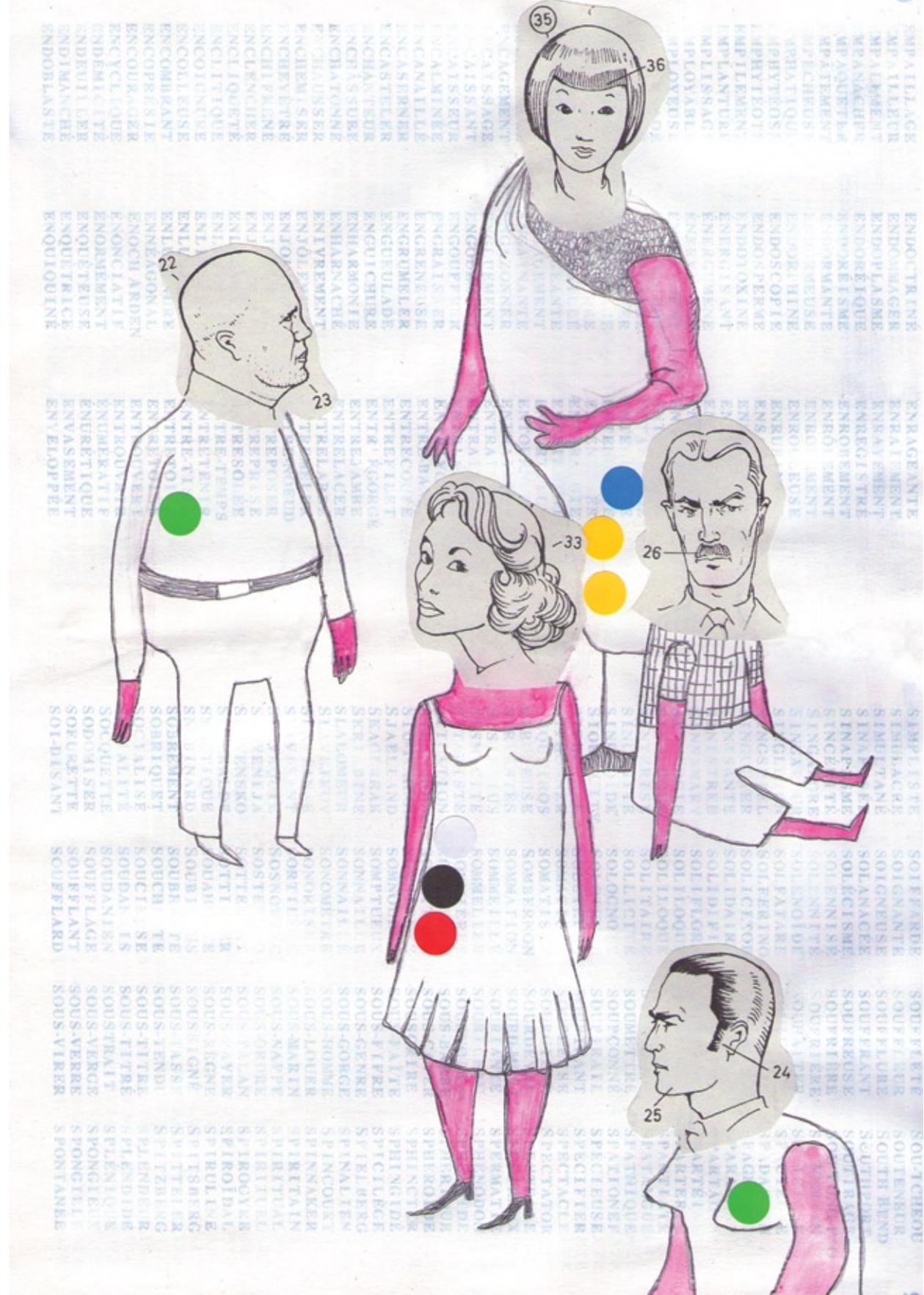
Rémi de Vos

Rémi De Vos naît en 1963 à Dunkerque, au nord de la France. Son bac en poche, il descend à Paris et suit des cours de théâtre tout en vivant de petits boulots : gardien, magasinier, réceptionniste d'hôtel, ouvrier de théâtre, serveur, surveillant d'internat, ouvrier dans la métallurgie, maçon, employé de banque, déménageur, etc. Cette plongée précoce et diversifiée dans le monde du travail orientera les thématiques de ses pièces. Ne trouvant pas le succès espéré comme comédien, il se met à écrire en 1994, tout d'abord des petits dialogues pour des ateliers de théâtre. Depuis, il répond sans cesse à de nombreuses commandes d'écriture passées par des metteurs en scène. Ses pièces sont jouées en Belgique, au Québec, en Espagne, en Grèce, en Amérique du Sud, au Japon et traduites en plusieurs langues.

Mise en scène **Geneviève Pasquier** Collaboration artistique **Nicolas Rossier**
 Scénographie **Didier Payen** Création lumières **Christophe Pitoiset** Costumes **Anne Marchaber**
 Maquillages et coiffures **Leticia Rochoaix-Ortis** Régie générale et lumière **Eloi Gianini**
 Avec **Pierre Banderet, Carine Barbey, Gabriele Bazzichi, Séverine Bujard, Adrienne Butty Bucciarelli, Alain Catillaz, Nathalie Cuenet, Lionel Frésard, Guillaume Prin, Nicolas Rossier, Anne-Catherine Savoy Rossier, Stéphanie Schneider, Anne-Marie Yerly, Vincent Rime**

Coproduction **Cie Pasquier-Rossier** Lausanne, **Nuithonie** Fribourg, **Théâtre Benno Besson** Yverdon-les-Bains, **Théâtre du Grütli** Genève.

4.6 → 15.6 2013



Les 81 minutes de Mademoiselle A

de Lothar Trolle

Par la Compagnie Le Magnifique Théâtre

A comme Anonyme. A comme Alice. A comme la demoiselle qui quitte sa caisse après le service pour se rendre au vestiaire. A multiple des caissières qui volent un peu de temps au capitalisme et à la frénésie consumériste pour rêver. Ballet de belles et de moins belles, abruties de fatigue, qui soudain basculent dans un imaginaire mythologique. Tout en fumant une cigarette l'une voit apparaître Zeus sous sa forme de cygne dans le miroir de son casier, l'autre perd la tête et se met à interpréter le roi Lear, une troisième emprunte des dialogues à Jean-Luc Godard. «Et mes chevilles, tu les aimes ?»

Six femmes au total, qui sont toutes une facette, une partie différente de la même personne. Elles sont un reflet dans un miroir, celui de Mademoiselle A que chacun cherche à identifier tout au long du spectacle. Un être éclaté, mais qui au fur et à mesure du récit se reconditionne en une entité complète.

Pour sa nouvelle création, Julien Schmutz s'appuie sur le texte de Lothar Trolle afin de créer une comédie moderne, un spectacle drôle, poétique et critique sur le thème de l'opposition entre la mythologie et la société de consommation moderne.

Une «magnifique» invitation à passer de l'autre côté du miroir.

«**Les demoiselles de magasins / Qui menaient leur petit train train / S'apprêtent à faire un de ces foins**»

Jean Ferrat

Lothar Trolle est né en 1944 à Brücken (Sangershausen). A vingt ans, il déménage à Berlin-Est pour y suivre des études de philosophie et de lettres. Il fait à la même époque ses débuts de machiniste et d'auteur dramatique. Depuis, il a écrit une vingtaine d'œuvres pour le théâtre et pour la radio. Traducteur de poésie russe et fin connaisseur du mouvement dadaïste, Lothar Trolle a bâti un univers qui ne ressemble à rien de connu. Ses textes, qui mêlent littérature et quotidien, laissent une large place à l'imagination.

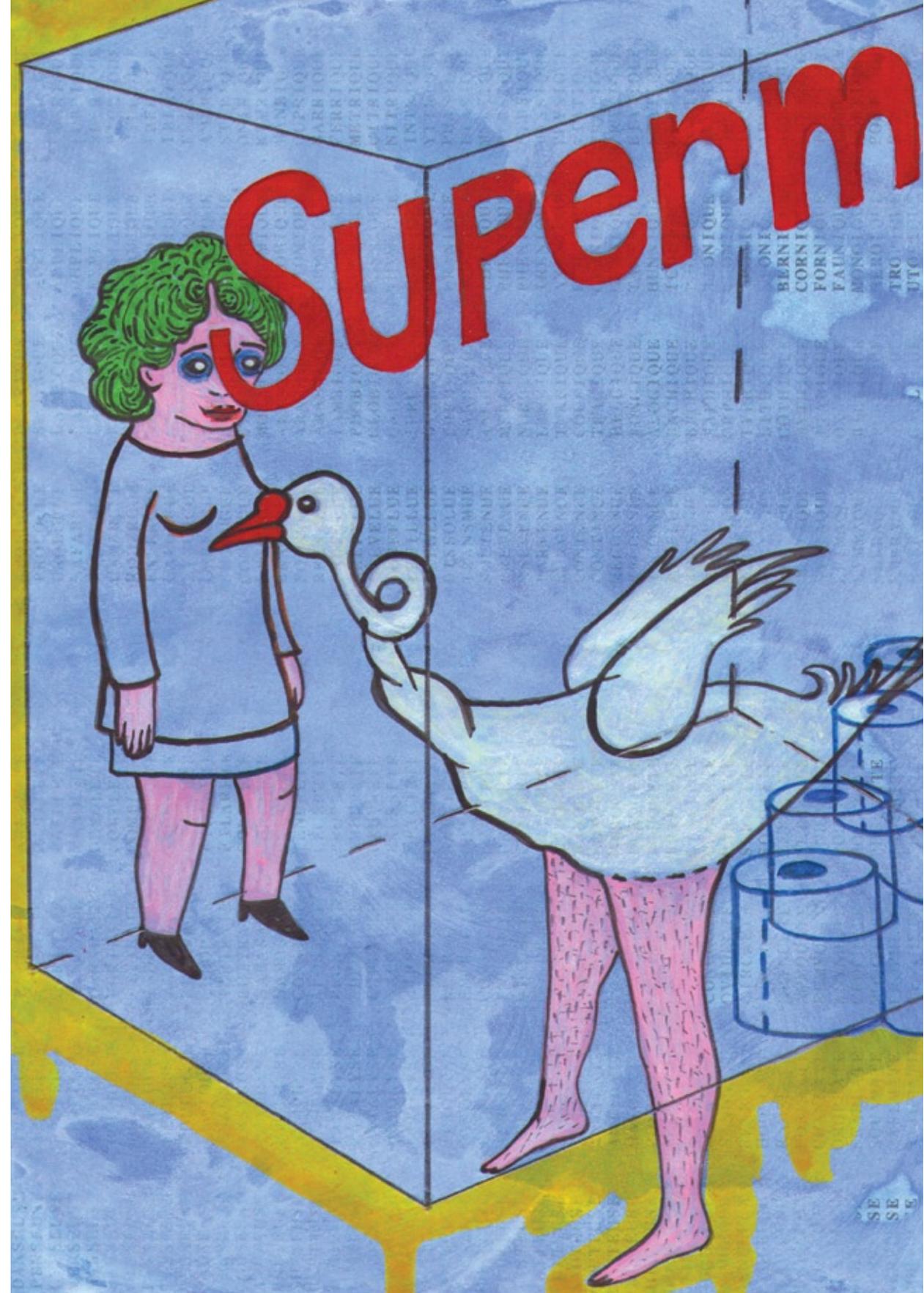
Création en coproduction **Le Magnifique Théâtre** en résidence à Nuithonie et **Théâtre du Grütti**

Mise en scène **Julien Schmutz** Assistant à la mise en scène **Michel Lavoie**

Création son **Francois Gendre** Avec **Bernard Escalon, Camille Giacobino**

Distribution en cours

11.6 → 22.6 2013



INFORMATIONS PRATIQUES

THÉÂTRE DU GRÜTLI

16, rue du Général-Dufour
1204 Genève
+ 41 (0)22 888 44 84
info@grutli.ch
www.grutli.ch

Billetterie +41 (022) 888 44 88, reservation@grutli.ch

HORAIRES DES REPRÉSENTATIONS

- **Grande Salle** au sous-sol
Mardi, jeudi et samedi à 19h, mercredi et vendredi à 20h, dimanche à 18h. Relâche le lundi
- **Petite Salle** au 2^{ème} étage
Tous les soirs à 20h, dimanche à 18h

LES PRIX DES BILLETS

Plein tarif _____ **CHF 25.-**
AVS, chômeurs, AI _____ **CHF 20.-**
Étudiants, militaires _____ **CHF 15.-**
20 ans 20 frs, partenaires _____ **CHF 15.-**
Tarif unique le mercredi _____ **CHF 15.-**

LE THÉÂTRE DU GRÜTLI VOUS PROPOSE PLUSIEURS FORMULES

LE PASS PARTOUT _____ **CHF 220.-** 17 spectacles
Venez tout voir autant de fois
que vous voulez mais n'oubliez
pas de réserver

LE PASS NOUS VOIR _____ **CHF 130.-** 9 spectacles

LE PASS O'DOUBLE _____ **CHF 330.-** 17 spectacles
La gratuité pour celle ou celui
qui vous accompagne

TARIF DE GROUPE _____ **CHF 18.-**
dès 8 personnes

L'ÉQUIPE DU THÉÂTRE DU GRÜTLI

Direction

Frédéric Polier

Adjoint à la direction

Lionel Chiuch

Administration

Olivier Stauss

Assistanat de direction / communication

Ana Regueiro

Relations publiques

Elodie Loubens

Collaboratrice

Rachel Deléglise

Conseillère artistique

Christine Laure Hirsig

Presse et billetterie

Olinda Testori

Direction technique

Jean-Michel Broillet

Technique

Iguy Roulet

Webmaster

Emmanuel Gripon

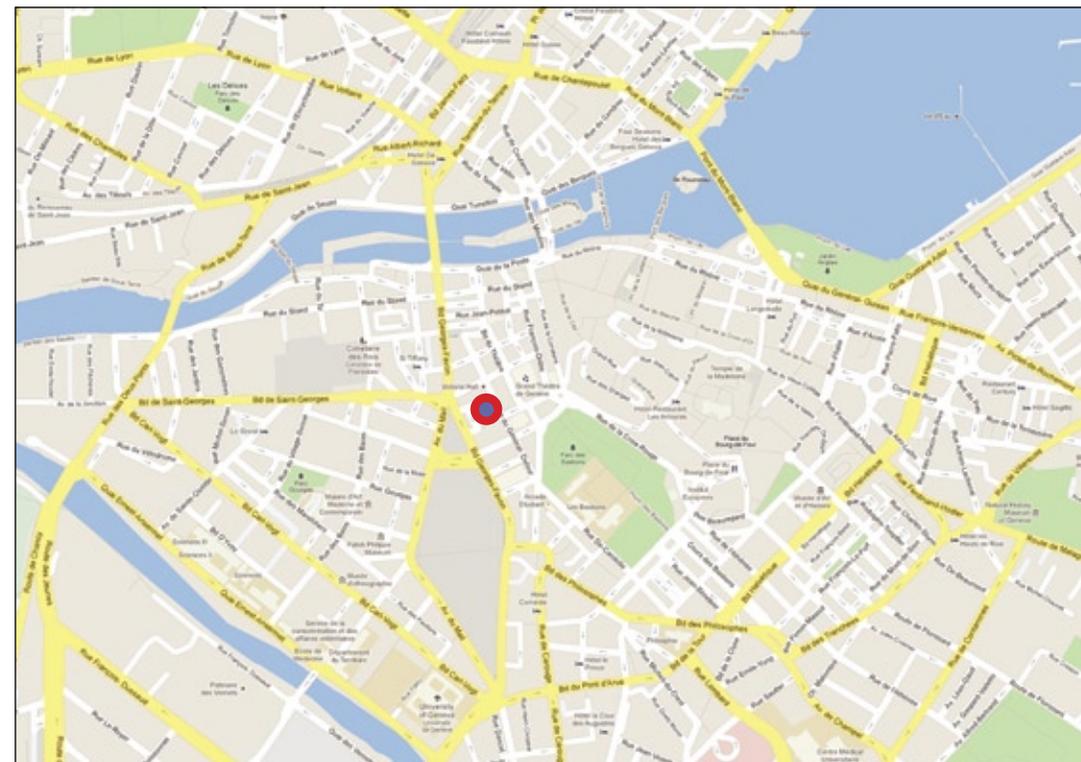
Illustration et graphisme

Miriam Kerchenbaum et Cornelis de Buck

Association Grütli Productions

Présidente **Aline Pignier** Trésorière **Estelle Zweifel** Secrétaire **Joseph Frusciante**

Le Théâtre du Grütli est soutenu par la Département des affaires culturelles de la Ville de Genève et l'Etat de Genève



« Le théâtre
est
une tentative
pour
nous rendre
plus humains,
c'est-à-dire
moins seuls »

